

Supplément au SOP n° 263, décembre 2001

« SUR LA TERRE COMME AU CIEL »

LA DIACONIE DANS L'ÉGLISE ORTHODOXE AUJOURD'HUI

**Service orthodoxe
de presse et d'information**
14, rue Victor-Hugo
92400 COURBEVOIE
Tél. 01 43 33 52 48
Fax 01 43 33 86 72

Conférence donnée dans le cadre des Journées de
la paroisse Sainte-Catherine de Genève, sur le thème
« Sacrement de l'autel et sacrement du frère »,
par Alexandre BELOPOPSKY,
responsable du bureau Europe
au Conseil œcuménique des Églises

*Abonnements :
Voir en dernière page*

(Genève-Chambésy, 25 novembre 2001)

Document 263.A

Le SOP informe ses lecteurs sur la
vie de l'Église orthodoxe en France
et dans le monde, et fournit une
réflexion sur l'actualité. Il n'est pas
responsable des opinions expri-
mées dans son bulletin. L'ensemble
des textes qu'il publie peuvent être
cités avec l'indication de la source :
SOP. Par contre, *aucun texte ne
peut être reproduit, de quelque
manière que ce soit, sans l'accord
explicite de la rédaction.* Placé sous
les auspices de l'Assemblée des
évêques orthodoxes de France, ce
service est assuré par la Fraternité
orthodoxe en Europe occidentale.

« SUR LA TERRE COMME AU CIEL »

LA DIACONIE DANS L'ÉGLISE ORTHODOXE D'AUJOURD'HUI

Introduction

L'extraordinaire libération des Églises orthodoxes qui a fait suite à l'effondrement des régimes communistes d'Europe centrale et orientale s'accompagne d'images et d'impressions d'un renouveau spirituel et institutionnel. La reconstruction de superbes églises, le nouvel essor de la vie liturgique et théologique, les pèlerinages publics, l'épanouissement de la vie monastique et des arts religieux sont autant de témoignages de cette renaissance. Mais le changement le plus notable est peut-être le retour des Églises orthodoxes dans la vie publique en tant qu'éléments politiques et culturels actifs au sein de la société. Pourtant, on n'a guère prêté attention jusqu'à présent au renouveau des activités charitables et diaconales qui a marqué la dernière décennie, alors qu'il constitue un aspect crucial et remarquable de la vie des Églises orthodoxes au cours de cette période.

Objectifs et méthode de cet exposé

Dans notre exposé, nous entendrons par diaconie le service responsable des chrétiens en vue de répondre aux besoins des gens. Nous souhaitons ainsi donner une vue d'ensemble de la situation actuelle de la diaconie orthodoxe, et plus particulièrement, mais non pas uniquement, dans les Églises d'Europe centrale et orientale. Nous rappellerons certains aspects de l'histoire de la diaconie susceptibles d'inspirer le renouveau contemporain des activités caritatives. Nous examinerons brièvement quelques caractéristiques de la diaconie orthodoxe ainsi que les tentatives entreprises en vue de formuler une théologie sociale. Enfin, nous proposerons quelques réflexions concernant les défis que doit affronter la diaconie, ainsi que sur le rôle du diaconat dans l'Église orthodoxe aujourd'hui.

1) La diaconie dans l'histoire de l'Église orthodoxe

La richesse et la pauvreté vues par la Bible et par les Pères

L'Église chrétienne a toujours considéré l'idéal de la diaconie comme une partie intégrante de la vie de la communauté ecclésiale, tout comme la liturgie et le témoignage (la *martyria*). L'Ancien Testament abonde en exemples de service à autrui, agréables à Dieu, et les prophètes se font souvent les défenseurs de la veuve et de l'orphelin. Les paraboles et les Béatitudes donnent une bonne idée de ce que devrait être la justice sociale et l'engagement aux côtés des

pauvres. En fait, la première Église, à Jérusalem, pratiquait une forme de « communisme », dans lequel ceux qui avaient des biens les vendaient au profit de leurs coreligionnaires se trouvant dans le besoin. L'argent ainsi réuni servait à nourrir et à ensevelir les pauvres et à assurer la subsistance des orphelins, des personnes âgées et des prisonniers. La solidarité ne s'exerçait pas seulement au niveau local : Paul encourage les Églises d'ailleurs à offrir une contribution à celle de Jérusalem (2 Co 8). Les Pères de l'Église parlaient souvent des problèmes de pauvreté, et considéraient la philanthropie comme une des qualités essentielles du chrétien. Pour saint Jean Climaque, la charité était comme les « ailes » de la prière. Selon lui, la prière ne peut pas aboutir si elle n'est pas accompagnée par des œuvres de charité.

Lorsque le christianisme se répandit dans le monde gréco-romain, à partir de Jérusalem et de la Palestine, les formes et manifestations de la diaconie chrétienne commencèrent à se distinguer de celles qu'avaient adoptées les premières communautés apostoliques. Mais même si la mise en commun des biens, la vie communautaire et le partage des repas ne pouvaient plus être pratiqués dans les grandes villes gréco-romaines, les principes apostoliques de la diaconie chrétienne originelle continuèrent à être respectés¹. Tertullien nous confirme que le service diaconal des communautés chrétiennes semble avoir été l'un des aspects de la vie de ces communautés qui impressionnait le plus les observateurs païens.

La diaconie ne tarda pas à s'organiser. Au 3^e siècle, l'Église de Rome comptait plus de 1 500 bénéficiaires d'aumônes, en majorité des veuves². La ville était divisée en secteurs diaconaux, confiés à 7 diacres. Il semble que la diaconie institutionnelle ait pris naissance en Syrie, avant de s'étendre ensuite à tout le monde byzantin. L'évêque syrien Rabbulas avait ouvert un hospice pour les femmes se trouvant dans le besoin, placé sous la responsabilité de diaconesses affectées à cette tâche. Au 4^e siècle, saint Basile le Grand joua un rôle primordial dans le développement des institutions diaconales. Vers 372 il fonda le premier centre philanthropique, connu sous le nom de « Basiliad », qui comptait un hôpital, des locaux pour soigner les lépreux ou pour accueillir des voyageurs nécessiteux, et un personnel soignant permanent. Saint Grégoire de Nazianze chantait les louanges de ce système, qu'il considérait comme « une cité nouvelle, une réserve de piété, la trésorerie commune des riches »³, et des institutions semblables se sont développées dans tout l'Empire.

¹ Vitalii Borovoy, *Diaconia as a Manifestation of Christian Witness in the Life of the Faithful and the Preaching of the Church*, Table ronde du COE et de l'Église orthodoxe russe sur la diaconie (non publié).

² T. White, article « Diakonia », *Dictionary of the Ecumenical Movement*, COE, 1991.

³ Grégoire de Nazianze, le panégyrique de saint Basile, éd. F. Boulenger, Paris, 1908.

À Constantinople, saint Jean Chrysostome nous parle beaucoup de la responsabilité de l'Église à l'égard du bien-être spirituel et social des fidèles. Dans l'Église des premiers siècles, la célébration liturgique n'était pas dissociée du service envers la communauté. Dès l'origine, le rôle des diacres et diaconesses présentait ce double aspect social et liturgique. Dans l'Église d'Orient, les diacres étaient chargés du service social, liturgique et pastoral, de l'enseignement, de l'administration et des obsèques. La liturgie était la source de la diaconie. Aux 2^e et 3^e siècles, les fidèles fournissaient le pain et le vin pour la célébration de l'eucharistie, qui étaient recueillis à l'entrée de l'église. Les diacres en apportaient la quantité nécessaire sur l'autel en vue de la consécration – action liturgique qui allait donner lieu par la suite à la Grande entrée de la liturgie orthodoxe⁴. Ce qui restait était ensuite distribué aux pauvres par les diacres.

Mais on ne se contentait pas d'apporter une aide matérielle aux pauvres. Saint Jean Chrysostome, la « Bouche d'Or », était un ardent défenseur de la justice sociale. Il avait parfois des mots sévères au sujet de la richesse et de la pauvreté ; ses sermons nous interpellent de nos jours encore :

« Vous vénerez l'autel de l'Église quand le corps du Christ y descend. Mais vous négligez l'autre qui est le corps du Christ, et vous restez indifférents quand il meurt de faim »⁵.

« Les riches détiennent les biens des pauvres, même s'ils les ont hérités de leurs pères. [...] Si nous ne faisons pas preuve de pitié, nous serons punis comme le sont les voleurs. [...] En effet, notre argent appartient au Seigneur. [...] Si nous sommes généreux envers les nécessiteux, nous connaissons l'abondance »⁶.

L'époque byzantine

Lorsque le christianisme fut devenu religion d'État, l'assistance sociale organisée se développa dans tout l'empire byzantin. La philanthropie, ou amour de l'humanité, était considérée comme une qualité essentielle du chrétien, qui pouvait imiter le Christ en se préoccupant des pauvres, des malades, des personnes âgées, des sans-abri et des prisonniers. L'État reprit à son compte certaines des responsabilités de l'Église dans le domaine social, mettant ainsi fin au caractère spontané de l'aide, qui caractérisait les premières communautés chrétiennes. Les empereurs byzantins qualifiaient volontiers leur législation de philanthropique et s'en glorifiaient. La manifestation la plus frappante de cette attitude se trouve dans les nombreuses mesures prises en faveur des institutions sociales publiques destinées à divers groupes de personnes dans le

⁴ Cf. Hugh Wybrew, *The Orthodox Liturgy*, SVS, New York, 1990.

⁵ St John Chrysostom, « Homily on Romans XIV », *Nicene and Post-Nicene fathers of the Christian Church*, Volume XI, Michigan, 1956.

⁶ Catherine Roth, *St John Chrysostom on Wealth and Poverty*, SVS, New York, 1984.

besoin. Bien que ces institutions aient déjà existé dans l'Antiquité, on peut considérer leur évolution comme la conséquence directe de l'officialisation du christianisme après le 5^e siècle. L'empereur n'avait plus seulement la responsabilité d'amadouer le peuple par « du pain et des jeux », mais bien plutôt celle de souligner la dimension spirituelle et salvatrice de l'aide, tant pour le donateur que pour le bénéficiaire. Certaines institutions dépendaient directement de l'empereur, tandis que d'autres étaient financées par des laïcs, selon un schéma que l'on retrouve à maintes reprises dans l'histoire. Après le 10^e siècle, les nouveaux établissements charitables furent en général rattachés directement aux monastères, qui jouaient un rôle central dans les activités charitables.

Pendant toute la période byzantine, la distribution d'aumônes constituait une fonction sociale que les saints et les théologiens étaient unanimes à louer. Ces activités avaient une ampleur considérable : un texte mentionne que 7 000 pauvres bénéficiaient d'aumônes à Alexandrie⁷. Saint Jean Chrysostome estimait qu'il y avait à Constantinople 50 000 personnes qui avaient besoin d'une aide matérielle. Les activités charitables ne négligeaient d'ailleurs pas entièrement les plaisirs : jusqu'au 7^e siècle, des jetons spéciaux étaient distribués aux pauvres pour leur permettre de fréquenter les spectacles et les thermes.

Jusqu'au Moyen Âge, il n'y avait guère de différence entre la diaconie des Églises d'Orient et d'Occident, bien que le rôle des diacres y eût évolué dans des directions divergentes. L'art sacré médiéval, en particulier dans l'Église d'Occident, montre bien à quel point les activités charitables étaient directement inspirées par « les œuvres spirituelles de charité » (voir Mt 25, 34-46). En Occident, on assista à la création d'ordres charitables spécialisés, comme les Hospitaliers et, surtout, plus tard, les disciples de saint Vincent de Paul. Calvin, et plus encore Luther, soulignent la responsabilité sociale des diacres, bien que dans l'Église orthodoxe de l'époque ceux-ci aient pratiquement abandonné toute activité dans ce domaine et que l'on n'ait pas vu se créer d'ordres charitables comparables à ceux d'Occident.

Le système byzantin de collaboration entre l'Église et l'État en matière d'assistance sociale, centré sur l'influence croissante des monastères, servit de modèle à d'autres pays orthodoxes. Toutefois, suite à l'expansion de l'islam au Moyen-Orient dès le 7^e siècle, la chute de Constantinople et l'extension de l'empire ottoman dans le sud-est de l'Europe au 15^e siècle, l'évolution historique de la vie sociale de l'Église orthodoxe, y compris la diaconie, fut profondément modifiée.

⁷ Kazhdan (dir.), *Oxford Dictionary of Byzantium*, Oxford University Press, 1991.

Captivité historique de la diaconie sous l'empire ottoman

L'expansion ottomane constitua un bouleversement radical pour les chrétiens orthodoxes d'Europe et du Moyen-Orient. Dans l'ensemble, les Ottomans respectèrent les structures administratives internes et les droits fondamentaux des chrétiens, malgré des périodes intermittentes de persécution, mais ils limitèrent strictement le rôle public de l'Église. Les droits des chrétiens étaient plus limités que ceux de leurs voisins musulmans et, bien que l'islam accorde une grande importance à la charité et aux aumônes, cette situation réduisit considérablement le rôle social de l'Église. C'est en Russie, où se trouvait la seule grande Église à ne pas avoir été soumise à une domination étrangère, que la continuité historique fut préservée ; la diaconie y prit de nouvelles formes, tandis que de sérieuses controverses s'élevèrent au sujet du rôle social de l'Église.

L'Église et l'assistance sociale en Russie

Lorsque les principautés médiévales russes adoptèrent le christianisme byzantin, elles reconnurent du même coup la responsabilité sociale de l'Église. Comme à Byzance, les monastères exercèrent une activité sociale, mais la générosité personnelle demeura un élément constitutif important de la vie chrétienne. Dans l'État de Kiev en particulier, on fit beaucoup pour aider les pauvres et les personnes âgées. Le grand historien russe Klioutchevski fait un tableau remarquable, mais peut-être idéalisé, des premières formes d'assistance sociale dans la Russie originelle :

« L'ancienne Russie ne connaissait et n'appréciait que les aumônes directes et personnelles, la charité faite de la main à la main. Cette charité se cachait aux yeux d'autrui. Le pauvre était le meilleur avocat de son bienfaiteur devant Dieu, son intercesseur, son bienfaiteur spirituel. Dans l'ancienne Russie, les tsars avaient l'habitude, à la veille des grandes fêtes, de se rendre de bon matin dans les prisons et les hospices pour y distribuer de leurs mains des aumônes aux nécessiteux et aux prisonniers »⁸.

Saint Nil de la Sora et les « non-possédants »

L'un des épisodes les plus intéressants, et les plus douloureux, de l'histoire de l'Église russe concerne le rôle des monastères dans le domaine de l'assistance sociale. Saint Serge de Radonège s'était efforcé de concilier le rôle mystique et le rôle social de l'Église, en se faisant l'avocat d'une Église politiquement active, mais, sous ses descendants spirituels, ces deux aspects se dissocièrent. Au début du 16^e siècle, saint Nil de la Sora et ses « ermites d'outre-

⁸ Vasilii Kliuchevsky, « History of Russia », dans *Parish Life*, États-Unis, novembre 1987.

Volga », comme on ne tarda pas à les appeler, condamnèrent la possession des terres par les monastères qui, à cette époque, administraient près d'un tiers des biens fonciers. Les « non-possédants » soutenaient que le premier devoir d'un moine consiste à aider les autres par son exemple, par la pauvreté et par la prière et que la charité est un devoir qui incombe aux laïcs. D'un autre côté, les « possédants », menés par saint Joseph de Volokolamsk, défendaient le droit des monastères à la propriété, en soulignant les obligations sociales des moines : pour aider efficacement les malades et les pauvres, comme ils en ont le devoir, les moines doivent posséder des terres et gérer leurs ressources. Joseph passait de la parole aux actes, et il aurait ainsi nourri plus de 70 000 personnes lors d'une famine⁹. La controverse porta également sur les relations entre l'Église et l'État et sur des questions liturgiques. L'Église russe a canonisé les deux hommes, reconnaissant la complémentarité de leurs positions, qui contiennent toutes deux une part de vérité. Cependant, les « possédants » finirent par l'emporter, et avec eux l'accent mis sur l'autorité, la prière formalisée et les relations étroites avec l'État, éléments qui allaient avoir un effet profond sur l'histoire de l'Église russe.

Le rôle social prédominant de l'Église ne bénéficia pas toujours du soutien des autorités impériales. Lorsque Pierre le Grand abolit le patriarcat et introduisit son nouveau « Règlement spirituel », en 1721, il voulait supprimer l'aspect social du rôle de l'Église¹⁰. Catherine II la Grande supprima presque la moitié des monastères et limita strictement le nombre des moines, ce qui eut des effets désastreux pour la Russie rurale, où ces établissements constituaient pratiquement les seuls centres culturels et charitables. Mais l'activité sociale de l'Église ne cessa pas pour autant, et dès le 19^e siècle elle prit de nouveaux aspects.

Renaissance des fraternités orthodoxes

Pendant tout le 19^e siècle, les activités sociales et pédagogiques de l'Église orthodoxe russe ne cessèrent de gagner en importance, tandis que la prise de conscience sociale était encouragée par la grande renaissance littéraire de l'époque et sous la pression du dynamisme pastoral dont faisaient preuve d'autres religions¹¹. Comme presque partout en Europe occidentale, les chrétiens ressentaient la responsabilité morale de réagir face à la situation lamentable des ouvriers que la révolution industrielle attirait en masse dans les villes russes, ainsi qu'aux souffrances causées par les guerres napoléoniennes et russo-turques. Les aumônes traditionnelles ne constituaient plus la manière adéquate de répondre aux besoins, c'est pourquoi on assista bientôt à la renaissance des anciennes fraternités (*bratstvo*) orthodoxes d'hommes et

⁹ L. Beauvisage, *La Croix et la Faucille*, Paris, 1998.

¹⁰ Timothy (Kallistos) Ware, « Moscow and St Petersburg », dans *The Orthodox Church*, Londres, 1975.

¹¹ Simon Dixon, « The Church's Social Role in St Petersburg 1880-1914 », dans Hosking (dir.), *Church, Nation and State in Russia and Ukraine*, Londres, 1991.

de femmes. On peut considérer la tradition des fraternités comme une forme d'activité diaconale orthodoxe caractéristique, qui se développa surtout dans les Églises slaves. Fondées spontanément au 16^e siècle pour unir le clergé et les laïcs dans la défense de l'orthodoxie contre le prosélytisme, ces fraternités s'adonnaient à de nombreuses activités charitables et évangélisatrices afin de contrer les efforts de l'Église catholique romaine pour s'implanter dans les provinces occidentales de l'empire russe. Un historien au moins estime qu'il existait des sortes de diaconesses dans la Russie de l'époque pré-mongole¹², mais c'est plus tard que les mouvements féminins dans l'Église fleurirent réellement.

Au milieu du 19^e siècle, l'intérêt pour ces mouvements laïcs se raviva et un certain nombre de fraternités charitables, et notamment des fraternités de femmes, furent créées dans toute la Russie. Le nombre et l'influence des organisations caritatives orthodoxes augmentèrent rapidement. On estime par exemple qu'à la fin du 19^e siècle, pratiquement chaque paroisse de Saint-Petersbourg avait une activité charitable. En 1905, l'une de ces organisations, la Société Alexandre Nevski, se targuait de compter 75 000 membres et finançait des écoles, des conférences publiques et des institutions d'assistance¹³. Au début, ces activités s'exerçaient surtout dans le domaine de la santé et des soins médicaux, mais elles s'étendirent rapidement aux soupes populaires, aux orphelinats et à la lutte contre le grave problème de l'alcoolisme. Certaines paroisses créèrent même leurs propres sociétés mutuelles de crédit pour offrir une assurance-maladie à leurs membres.

L'un des plus remarquables exemples d'activités diaconales orthodoxes au début du 20^e siècle est celui de la grande-duchesse Elisabeth, récemment canonisée. Elle créa l'association diaconale Saintes-Marthe-et-Marie, ainsi que l'hospice du même nom à Moscou. D'origine allemande et luthérienne, Elisabeth mit en place l'équivalent orthodoxe d'un ordre de diaconesses s'adonnant à l'enseignement, aux soins médicaux et à l'aide aux nécessiteux, qui acquit en Russie une importance sans pareil. Comme bien d'autres responsables et dignitaires ecclésiastiques, elle fut brutalement assassinée en 1918, mais son héritage connut un nouvel essor dans les années 1990. Son contemporain, saint Jean de Kronstadt, quant à lui, demeure l'une des figures les plus admirables de la spiritualité orthodoxe, engagée à promouvoir des efforts de réforme sociale à cette époque.

¹² Hypothèse de Goloubinski sur le rôle spécifique des femmes dans la préparation du pain de communion, mentionnée dans A. V. Pasternak, *Otcherki po Istorii Obchtchin Sester Miloserdia*, Moscou, 2000.

¹³ Simon Dixon, « The Church's Social Role in St Petersburg 1880–1914 », dans Hosking (dir.), *Church, Nation and State in Russia and Ukraine*, Londres, 1991.

Estimant que la charité ne constituait pas une solution à la crise sociale que connaissait l'empire russe, certains ecclésiastiques orthodoxes se tournèrent vers l'engagement politique. Le père Georgii Gapon et d'autres prirent la tête de mouvements ouvriers, préconisèrent des réformes politiques et jouèrent un rôle direct dans les événements dramatiques de la révolution de 1905. La réaction politique qui suivit celle-ci se montra soupçonneuse à l'égard de l'engagement social de l'Église. Celle-ci poursuivit ses activités charitables, en réponse notamment à la première guerre mondiale. En 1917-18, le Concile local de l'Église russe tenta de donner un nouvel essor au rôle des laïcs et à l'engagement social de l'Église, mais tous ces efforts connurent une fin abrupte avec la révolution et la fureur athée qu'elle déclencha.

2) La renaissance de la diaconie dans l'Église orthodoxe contemporaine

À la « grande captivité » des Églises orthodoxes sous l'empire ottoman succéda presque immédiatement la « grande persécution » de la part des régimes athées et communistes d'Europe orientale, qui dura jusqu'à la fin du 20^e siècle. Après l'abolition, souvent brutale, des institutions de l'Église, et les massacres de prêtres et de moines au début de la période postrévolutionnaire en Russie, la Constitution soviétique promulguée sous Staline interdit officiellement toute activité ecclésiale, à l'exception d'une pratique liturgique restreinte. Par la suite, des législations semblables furent introduites dans tout le bloc communiste. Bien que la situation pût varier selon les régions, l'URSS bannit toute activité sociale chrétienne, et l'engagement caritatif de l'Église ne fut plus qu'un souvenir, une histoire ancienne connue de quelques personnes seulement¹⁴.

Les Églises d'Europe centrale et orientale se trouvèrent mal préparées face à la situation entièrement nouvelle qui résulta de l'ouverture graduelle de l'Union soviétique sous Gorbatchev, après 1985. Il faut souligner que c'est essentiellement dans le domaine de la diaconie que les chrétiens orthodoxes commencèrent à manifester leur liberté recouvrée et leur présence dans la société. Dès le milieu des années 1980, des groupes de chrétiens bénévoles se mirent à travailler dans les hôpitaux, les cliniques psychiatriques et les maisons de retraite. Les conditions effrayantes qui régnaient dans la plupart des établissements médicaux soviétiques pouvaient être partiellement améliorées par la chaleur humaine et les contacts personnels offerts par les chrétiens. Le mot *miloserdie* (charité) retrouva sa place dans les médias, alors qu'il avait été banni des dictionnaires soviétiques. Ce mot a une signification beaucoup plus large et une connotation plus directement chrétienne que son équivalent latin *caritas*¹⁵.

¹⁴ Selon certains observateurs, des fraternités orthodoxes en Russie et en Ukraine auraient survécu jusqu'aux grandes purges de Staline après 1930. Voir commentaire d'Alexander Khorkov dans *Bratstvo v Pravoslavii*, Sretenie, Moscou, 1993, p.99.

¹⁵ Michael Bordeaux, « The Quality of Mercy », dans J. Witte & M. Bordeaux (dir.), *Proselytism and Orthodoxy in Russia: the New War for Souls*, Orbis, New York, 1999.

L'interdiction de toute activité charitable chrétienne imposée par le gouvernement soviétique fut officiellement supprimée à l'occasion du millénaire du baptême de la Russie en 1988, lorsque Gorbatchev rencontra pour la première fois des responsables d'Églises. Mais même après cette date, les autorités s'efforcèrent de limiter l'influence des chrétiens dans la société en ne leur permettant de s'occuper que des malades mentaux, des personnes âgées et des handicapés, tandis que plusieurs dignitaires communistes continuaient à s'opposer à ces manifestations de l'existence des chrétiens. Pourtant, il apparut bientôt que la présence de bénévoles dans les hôpitaux et les dispensaires permettait de répondre à la pénurie chronique de personnel médical : un article de journal mentionnait que, dans un grand hôpital urbain, il n'y avait qu'une infirmière pour 30 enfants¹⁶. Les conditions socio-économiques que connaissait toute l'Europe de l'Est allaient encore s'aggraver considérablement au cours des années suivantes, incitant de nombreuses personnes à se tourner vers les Églises, seules capables de leur apporter une aide.

Cependant, les fidèles ne tardèrent pas à prendre conscience des difficultés inhérentes aux activités caritatives. Dans une interview, le métropolite Vladimir de Rostov souligne que l'Église a perdu l'habitude de ce travail : « Nous devons former les gens à l'esprit de charité. Quelques fidèles confrontés à la réalité et aux difficultés du service au prochain – d'autant plus nécessaire qu'il est difficile – n'ont pas pu les supporter et ont renoncé »¹⁷.

Malgré ces obstacles, ces années furent marquées par une renaissance sans précédent de l'activité diaconale de l'Église. Le premier hôpital orthodoxe, l'hôpital Sainte-Xénia, fut ouvert à Saint-Petersbourg en 1990, ainsi que des soupes populaires. Le travail pastoral dans les prisons fut mis en place rapidement, et, en 1994, les aumôniers militaires étaient rétablis. Après 1988, des centaines de fraternités furent créées dans toute la Russie, en Biélorussie, en Ukraine et en Pologne voisine. En général, ces fraternités, issues de paroisses et dirigées par leur prêtre, étaient guidées par l'enseignement spirituel du saint dont elles portaient le nom. Leurs membres constituaient en premier lieu une communauté de culte et décidaient d'accomplir les activités qui leur semblaient répondre à des besoins précis et urgents. Il pouvait s'agir d'actions concrètes et locales : reconstruire une église, créer une école du dimanche, organiser un pèlerinage. Mais bientôt de nombreuses fraternités s'efforcèrent de répondre de manière plus approfondie aux besoins cruciaux de l'Église.

À Moscou, par exemple, la Fraternité du Sauveur-Compatissant fonda l'Institut de théologie Saint-Tikhon, qui devint bientôt l'un des plus grands de Russie, accueillant plus de 1 000 étudiants et leur proposant une grande variété d'enseignements. La Fraternité créa également une maison

¹⁶ *Izvestija*, 29 mars 1988.

¹⁷ *Izvestija*, 29 avril 1988.

d'édition et une librairie, organisa des camps d'été et des pèlerinages, lança un projet de recherche ambitieux sur les nouveaux martyrs et entreprit une foule d'activités diaconales. La Fraternité de la Sainte-Rencontre (Présentation de Notre Seigneur au Temple ; *Sretenie*), sous la direction du père Kotchetkov, se lança dans de grands projets missionnaires, fondés sur une renaissance du catéchuménat et sur une liturgie « russifiée », qui suscitèrent quelques controverses. Parmi ces nombreuses activités, certaines se signalaient par leur originalité : à Moscou, des activités liturgiques et pédagogiques pour les sourds dans le cadre d'une paroisse ; un soutien pastoral aux personnes frappées par le sida ; des visites aux prisons et aux camps de travail (à la grande surprise de certains gardiens) ; des structures d'accueil de type familial pour les enfants des rues ; dans les hôpitaux, un encadrement spirituel et matériel aux personnes en fin de vie. Une Union des Fraternités orthodoxes ne tarda pas à se créer, avec la bénédiction du patriarche Alexis II. Mais la direction de cette Union, avec le soutien de certaines fraternités, prit bientôt une orientation nettement nationaliste et commença à remettre en question la hiérarchie de l'Église, et l'Union fut dissoute après quelques années. Cet épisode montre bien les tensions qui peuvent exister entre les différentes fraternités, qui ne dépendent généralement pas directement des évêques.

Dans ce contexte, il convient de souligner le renouveau du mouvement des sœurs de charité, traditionnellement attachées à apporter une aide aux malades, aux personnes en fin de vie et aux blessés de guerre, comme le faisaient les groupements du même genre en Europe occidentale au 19^e siècle. En Russie, la dimension spirituelle et cultuelle des activités des sœurs de charité faisait d'elles des sortes de diaconesses, bien qu'elles n'eussent pas été consacrées par l'Église. Dans les années 1990, la renaissance de ces groupements reprit et renforça ces traditions. Fidèles à l'héritage de sainte Elisabeth, des groupes de femmes portant la coiffe traditionnelle ornée d'une croix rouge, apportèrent bénévolement leurs soins dans les hôpitaux et les asiles. À Moscou, la Fraternité Saint-Dimitri-le-Tsarévitch fut autorisée à reprendre ses activités à l'hôpital Golitsyne, où des sœurs travaillaient déjà au début du 20^e siècle. Autour de l'église très fréquentée de cet établissement se sont organisés une école d'infirmières, une pharmacie, des cours de catéchisme et une maison d'édition.

Le renouveau de la diaconie dans d'autres pays

On observe une évolution du même genre dans d'autres Églises orthodoxes d'Europe orientale. En Roumanie, la vie monastique de l'Église orthodoxe s'est mieux maintenue que dans les pays voisins, et la tradition de l'engagement social ne s'est jamais véritablement perdue. Après 1989, de nombreuses actions caritatives ont émané d'initiatives locales, pour répondre aux besoins des enfants et des personnes âgées, notamment. En 1993, le patriarcat roumain fonda *Diakonia*, devenue l'une des principales institutions charitables. Ses activités comprennent des

projets sociaux, culturels, pédagogiques et médicaux. Il convient de mentionner ici deux autres associations importantes : *Vasiliada*, projet commun du patriarcat roumain et du Collège de chimie de Bucarest, qui gère des centres de soins médicaux gratuits et distribue des médicaments à ceux qui en ont besoin, et *Arca*, fondée avec la participation de l'Église, pour répondre aux besoins des réfugiés et des migrants.

De nombreux diocèses ont mis sur pied des structures diaconales qui ont leurs propres projets, ou bien qui proposent un soutien en personnel et en matériel aux institutions de l'État qui en font la demande. Un réseau de diaconie étendu à tous les diocèses a été créé. L'Église orthodoxe a également participé à la création d'AIDRom, association œcuménique pédagogique, humanitaire et diaconale. Grâce à elle, des centaines d'initiatives locales ont vu le jour, notamment pour s'occuper des enfants des rues. L'un des aspects spécifiques de la diaconie en Roumanie est qu'une formation sociale et diaconale est assurée dans les facultés de théologie. Les étudiants, et plus particulièrement les étudiantes, peuvent obtenir un diplôme de théologie et d'assistance sociale qui leur permet de travailler dans les institutions d'État. Il n'existe pas de diplôme équivalent dans les autres pays orthodoxes, bien que des propositions allant dans ce sens soient étudiées en Bulgarie et en Serbie.

En Serbie, la situation a été marquée dans les années 1990 par les conflits en Croatie et en Bosnie et, plus récemment, par le drame du Kosovo, avec les bouleversements sociaux et l'afflux de personnes déplacées qu'il ont entraînés. Actuellement, la Serbie accueille l'une des plus grandes populations de réfugiés au monde par nombre d'habitants. Le clergé et les autorités diocésaines ont réagi face à cette situation de manière spontanée, au niveau local. Concrètement, l'assistance a surtout été accordée au nom de la solidarité ethnique. Un centre de conseils et de pastorale très dynamique a été créé à Belgrade. À la fin de l'année 1994, a été fondée *Covekoljublje* (philanthropie), l'organisation humanitaire officielle du patriarcat orthodoxe serbe, chargée de la coordination et de la réalisation de projets au niveau national. Cette organisation a été restructurée en 2000 et constitue maintenant une ONG chrétienne, dynamique et active dans tout le pays. Toutefois le débat sur le rôle social de l'Église en Serbie n'est pas encore achevé et l'Église n'est pas très présente dans ce domaine¹⁸.

En Slovaquie, en Bulgarie, en Pologne et dans d'autres pays, des initiatives semblables ont été prises. En Biélorussie, les Églises se sont mobilisées pour faire face aux séquelles terribles de la catastrophe de Tchernobyl sur la santé de la population. En Bulgarie, la fondation orthodoxe *Pokrov* est une organisation très professionnelle, connue et respectée dans les domaines de

¹⁸ Pour une discussion approfondie de ces problèmes, voir Miroslav Ruzica, *Orthodox Christianity, National State, Philanthropy*, Center on Philanthropy, University of Indiana (non publié).

l'éducation, de l'édition et de la diaconie. Dans l'Église de Grèce, il existe de nombreuses institutions pour les enfants ou les personnes âgées, organisées principalement au niveau diocésain. Il faut souligner le renouveau de l'activité missionnaire de cette Église, en Afrique et dans les Balkans, notamment. Ces efforts, souvent sous les auspices de l'organisation *Apostoliki Diakonia*, revêtent une dimension diaconale importante.

Dans tous ces pays, les laïcs ont joué – et continuent à jouer – un grand rôle dans le domaine de la diaconie, souvent par l'entremise d'associations et de fraternités. De nombreux projets ne dépassent pas le niveau local et sont mis en place pour répondre à des problèmes spécifiques. Les dispositions légales et les possibilités d'établir un partenariat avec l'État jouent un rôle essentiel quant à la nature et à la portée des activités charitables.

Il faut signaler l'exemple remarquable de l'Église orthodoxe d'Albanie, qui veut être avant tout une communauté diaconale au service de la société. En 1967, l'Albanie était devenue le premier pays entièrement athée, abolissant toute forme de vie religieuse, y compris celle de l'Église orthodoxe dont faisait partie environ 20% de la population. En 1991, l'archevêque Anastasios fut envoyé en Albanie pour y rétablir l'Église autocéphale, et il est actuellement à la tête d'une communauté florissante. L'une de ses premières initiatives fut de créer un service diaconal et humanitaire, appelé *Diakonia Agapes*, institution dynamique dirigée de manière professionnelle, qui a élaboré des programmes d'aide humanitaire, de développement agricole, de santé publique et de micro-crédits, destinés essentiellement aux communautés non chrétiennes d'Albanie.

Lorsque la crise du Kosovo chassa un demi-million de réfugiés vers l'Albanie, l'Église orthodoxe, dans le cadre de *Diakonia Agapes*, fut parmi les premières institutions à réagir et à organiser des camps pour les réfugiés, avec la collaboration du HCR. L'archevêque Anastasios conçoit la diaconie comme un élément du ministère de guérison et de réconciliation de l'Église : « L'huile de la religion ne doit pas être versée sur le feu des conflits et de la haine ; elle doit calmer les âmes, guérir les blessures, sceller la paix »¹⁹. Ici comme ailleurs, le Conseil œcuménique des Églises et d'autres organisations chrétiennes encouragent et soutiennent activement le renouveau de la responsabilité sociale des Églises.

L'Église orthodoxe copte d'Égypte offre depuis longtemps un exemple remarquable de diaconie contemporaine. En 1962, cette très ancienne Église orientale a créé un département du service public, œcuménique et social (BLESS), chargé de mettre en œuvre des programmes de développement et d'assistance en faveur des pauvres et des marginalisés. L'Église a mis en place

¹⁹ Texte non publié, lu à la Table ronde du COE réunissant les communautés religieuses de la République de Macédoine, Morges, juin 2001.

un programme de développement agricole, un système de micro-crédits et de soins médicaux, en plus d'activités de services et d'enseignement dans tout le pays.

Il ne faut pas oublier les communautés de la diaspora en Occident. Libres de toute contrainte politique, de nombreuses communautés ont mis en place des programmes et des organisations de solidarité avec les chrétiens de leurs « pays d'origine ». En France, les milieux orthodoxes russes continuent de s'inspirer des idées de la mère Marie Skobtsov, de son organisation philanthropique, l'Action orthodoxe, ainsi que de l'engagement social – c'est l'idée de la « liturgie au-delà de la liturgie » – vécu par l'émigration russe dans les années 1930²⁰. Une aide considérable a été également acheminée vers les communautés orthodoxes de Russie. À Londres, des femmes orthodoxes russes ont mis en place un projet de lutte contre la toxicomanie destiné aux mères seules. En Suisse, notre diocèse a sa propre fondation philanthropique qui répond aux besoins des fidèles du pays et d'ailleurs. Le remarquable travail de la mère Sophie, à Lausanne, continue de rayonner. Notre paroisse Sainte-Catherine, comme beaucoup d'autres, organise des collectes de fonds destinés à soutenir les projets d'Église dans d'autres pays. En de nombreux endroits, des fidèles orthodoxes – médecins, assistants sociaux, collaborateurs d'institutions humanitaires – intègrent l'action sociale à leur vie professionnelle. En Amérique du Nord, où le bénévolat joue en général un plus grand rôle qu'en Europe, de nombreuses communautés orthodoxes ont créé des soupes populaires et des lieux d'accueil pour les sans-logis. C'est aussi aux États-Unis que fut fondée l'une des seules institutions humanitaires orthodoxes internationales : International Orthodox Christian Charities (IOCC), qui est une organisation établie et reconnue sur le plan international, présente essentiellement dans des situations d'urgence comme dans les Balkans et le Caucase, ou encore en Éthiopie et en Palestine. Si cette organisation s'est fortement professionnalisée, elle a parfois de la peine à manifester le contenu spécifiquement orthodoxe de son engagement diaconal.

3) Vers une théologie sociale orthodoxe ?

Les théologiens orthodoxes évoquent souvent le déficit historique de l'Église orthodoxe en matière d'activités sociales et pastorales. Florovsky déclare : « Il n'y a pas eu de mouvement du christianisme social notable dans la Russie moderne »²¹ et Meyendorff fait remarquer que le christianisme de l'Est a la réputation d'être détaché des réalités historiques et attaché au mysticisme et à la contemplation²². Toutefois, comme nous l'avons vu, malgré les fractures

²⁰ Sergei Hackel, *Pearl of Great Price : The Life of Mother Maria Skobtsova 1891-1945*, New York, 1981.

²¹ G. Florovsky, « The Social Problem in the Eastern Orthodox Church », in *Christianity and Culture*, Œuvres complètes, vol. 2, Belmont, 1972.

²² John Meyendorff, « The Christian Gospel and Social Responsibility : The Eastern Orthodox Tradition in History », dans F. Church & T. George (dir.), *Continuity and*

historiques, la tradition orthodoxe peut se targuer d'un profond engagement diaconal. On peut en dire autant de la pensée sociale orthodoxe. Bien qu'elle ait pris des formes différentes de celles de l'Occident et que son développement ait été entravé par l'Histoire, on y trouve des exemples notables d'une théologie sociale remarquable qu'il faudrait étudier.

Nous avons déjà vu l'importance accordée à la philanthropie dans l'Église des premiers siècles. Saint Basile et saint Jean Chrysostome sont les Pères de l'Église les plus connus pour avoir élaboré une véritable théologie de la philanthropie, manifestation des rapports entre la vie terrestre et la vie céleste, et instrument de repentir et de salut. Les conciles promulguèrent des canons pour encourager la diaconie et assurer la bonne gestion des institutions philanthropiques²³. Plus tard, les théologiens et les hagiographes continuèrent à prôner la pratique de la charité en tant qu'élément essentiel de la vie des chrétiens.

La pensée sociale moderne dans l'Église orthodoxe

Dès le 19^e siècle, les philosophes religieux russes furent parmi les premiers à élaborer une réflexion sociale moderne authentiquement orthodoxe. On peut dire sans risquer de se tromper que la nature sociale du christianisme, exprimée dans les efforts en vue de sauver « le royaume de ce monde », n'a jamais été aussi bien comprise que dans la pensée religieuse, philosophique et théologique russe²⁴.

Pour des penseurs comme Khomiakov et Soloviev, le chrétien est le collaborateur de Dieu dans l'économie divine plutôt que le contemplateur passif de sa gloire, tandis que le christianisme est perçu non seulement comme une réflexion personnelle au sujet de Dieu mais comme une action commune entre l'homme et Dieu. Dostoïevski était convaincu que le but ultime de l'action sociale est l'Église universelle réunissant toute l'humanité. C'est sur cette conviction que repose son socialisme chrétien, dans lequel l'Église est considérée comme la société idéale. Pour lui, le christianisme authentique ne peut se limiter au milieu personnel ni à la paroisse, mais doit se traduire par l'action sociale. Fiodorov a élaboré une doctrine de la Trinité qui n'est pas seulement une doctrine de la foi, mais aussi une doctrine de l'action et de l'idéal social. L'humanité est appelée non seulement à participer à l'action de Dieu, mais encore à créer avec lui. De même, le philosophe religieux Berdiaev appelle-t-il les fidèles à participer à la création de l'univers, afin de poursuivre la

Discontinuity in Church History, Studies in the History of Christian Thought, vol. XIX, Leyde, 1979.

²³ Par exemple, le 59^e canon apostolique affirme que les évêques et les prêtres doivent se soucier des problèmes sociaux et manifester leur philanthropie par des actes publics.

²⁴ Vitalii Borovoy, *Diaconia as a Manifestation of Christian Witness in the Life of the Faithful and the Preaching of the Church*, Table ronde de l'Église orthodoxe russe sur la diaconie (non publié).

création du monde accomplie par Dieu. Cette conception de la nature sociale du christianisme, et la volonté de sauver le monde affirmée par la pensée philosophique et théologique russe, a conféré à celle-ci un caractère parfois trop révolutionnaire et radical, qui l'a empêchée d'être acceptée par les gouvernements et par la hiérarchie ecclésiastique.

L'une des premières tentatives – et des plus ambitieuses – d'élaborer une doctrine sociale a été entreprise par l'Église orthodoxe roumaine. Entre 1950 et 1960, le patriarche Justinien a publié son *Apostolat social* en plusieurs volumes. La valeur particulière de ce document provient de ce qu'il est l'unique exemple d'une doctrine sociale orthodoxe en provenance d'un pays communiste, rédigé en tenant compte des profondes souffrances endurées par certaines parties de la population au cours de la deuxième guerre mondiale. Ce texte définit les bases théologiques de l'engagement chrétien dans l'histoire et appelle le clergé et les laïcs à agir pour répondre aux préoccupations sociales de la population.

Plus récemment, et dans un contexte très différent, l'Église orthodoxe russe a élaboré une importante déclaration sur la question sociale ; il s'agit des *Fondements de la doctrine sociale de l'Église orthodoxe russe*, adoptés par l'Assemblée épiscopale de cette Église en août 2000²⁵. Ce document, très complet, traite essentiellement de questions théologiques fondamentales concernant les relations entre l'Église et la société, ainsi que des aspects de la vie de l'État et de la société qui leur sont liés. Ce texte représente la « position officielle » du patriarcat de Moscou au sujet des rapports entre l'État et la société, tout en se référant à l'expérience et à la doctrine de l'Église orthodoxe en général. Après une introduction théologique et une analyse biblique, le document traite d'une série de questions : l'Église et la politique, le travail, la propriété, la guerre et la paix, la moralité, la santé, la bioéthique, le rôle des médias. On y accorde une attention particulière aux responsabilités de l'Église en matière de santé spirituelle et morale, et l'on souligne les efforts considérables accomplis par l'Église dans le domaine de la santé, sans pour autant nier que celui-ci incombe en priorité à l'État. On y souligne également la nécessité de renforcer l'assistance et la pastorale de l'Église auprès des prisonniers.

Un certain nombre de théologiens orthodoxes contemporains, comme Olivier Clément, le père Vladimir Fedorov en Russie, ou le métropolite Georges Khodr au Liban, ont formulé des positions orthodoxes au sujet de l'engagement de l'Église « dans le monde » et sur des questions sociales et politiques de grande importance. Le métropolite Paulos Mar Gregorios, éminent théologien orthodoxe indien, qui s'exprimait dans le contexte du tiers-monde, a élaboré une analyse biblique stimulante de la pauvreté, de la diaconie et de l'engagement social. Il parle du

²⁵ Le texte intégral est disponible en version russe et anglaise sur www.russian-orthodox-church.org.ru/s2000e01.htm

« triple ministère » du Christ, à la fois grand prêtre, prophète du monde et berger. Le devoir du chrétien, dit-il, est de permettre à l'Église d'accomplir son ministère de justice et de paix²⁶. Au plan international, le patriarcat œcuménique, notamment le patriarche Athenagoras et plus récemment le patriarche Bartholomée I^{er}, ont souligné le rôle de l'Église orthodoxe en tant qu'avocate de la justice sociale. Par ses interventions au Parlement européen et au Forum économique mondial de Davos, qui ont suscité un écho considérable, le patriarche Bartholomée s'est fait connaître comme un porte-parole religieux de premier plan sur des questions comme l'écologie, la paix et l'économie mondiale.

À ce propos, il convient de souligner le rôle crucial joué par le mouvement œcuménique et par le Conseil œcuménique des Églises, qui ont sensibilisé les Églises orthodoxes aux questions sociales et diaconales, pour leur permettre d'élaborer un cadre de réflexion théologique dans ce domaine. Dès les débuts du COE, et plus encore après que la majorité des Églises orthodoxes y aient adhéré en 1961, les théologiens orthodoxes et les principaux porte-parole des différentes Églises jouèrent un rôle déterminant dans de nombreuses conférences et colloques internationaux. La diaconie telle que la conçoit la théologie orthodoxe de l'eucharistie, et l'idée de « la liturgie après la liturgie », vision centrale de l'engagement social chrétien, constituent autant d'apports durables des orthodoxes au mouvement œcuménique²⁷. En outre, le COE a également aidé de nombreuses Églises orthodoxes à multiplier leurs activités et institutions diaconales.

4) Conclusions

La pensée et l'action sociales orthodoxes peuvent cependant susciter quelques critiques. L'engagement historique des orthodoxes dans la diaconie, malgré des exemples de renouveau notables, demeure limité en comparaison avec celui d'autres Églises. Les activités caritatives orthodoxes tendent à garder une portée locale et se bornent souvent à réagir à des situations ponctuelles, essentiellement dans le cadre des structures paroissiales. Il y a très peu d'exemples de solidarité internationale ou d'engagement en faveur du développement de la part des Églises orthodoxes, à part les quelques exceptions que nous avons signalées. Nos Églises ont parfois de la peine à analyser les causes profondes, politiques et structurelles, de l'injustice, de la pauvreté et de la marginalisation. Cependant, elles ont élaboré une forme spécifique d'activités diaconales globales, sous la forme des fraternités, qui intègrent le culte, l'enseignement et le service d'une manière efficace et exemplaire ; c'est là l'une des contributions majeures des orthodoxes au christianisme mondial.

²⁶ Paulos Mar Gregorios, *The Meaning and Nature of Diakonia*, COE, Genève, 1988.

²⁷ *An Orthodox Approach to Diakonia : Report of the consultation on Church and Service*, Crète, 20-25 novembre 1978, COE.

Qu'est-ce que tout cela signifie pour nous, aujourd'hui, dans nos communautés ? Pour conclure ce bref survol du rôle et de l'évolution de la diaconie telle que la vit l'Église orthodoxe, je voudrais formuler quelques réflexions et poser quelques questions en vue de stimuler la discussion.

Comme nous l'avons vu, la diaconie était un élément essentiel de la vie de la communauté ecclésiale des premiers siècles, alors que l'on ne peut pas en dire autant dans le monde orthodoxe contemporain. Un examen des textes et des cours de théologie de base confirme la place relativement marginale prise par la dimension sociale et diaconale dans l'Église orthodoxe. Si l'on s'efforce de remédier à cette situation dans certains pays, il faut néanmoins remettre en honneur et encourager dans l'enseignement et le catéchisme le rôle fondamental de « la liturgie après la liturgie ».

D'une manière plus générale, le rôle des laïcs doit être renforcé. Notre théologie orthodoxe affirme clairement que, si le clergé est chargé d'un ministère spécifique, les laïcs doivent assumer des responsabilités et prendre des initiatives. Dans notre communauté, ce n'est pas un problème, mais on ne peut pas en dire autant d'autres communautés orthodoxes.

Dans le contexte de la mondialisation de l'économie et du débat, prétendument éculé, sur la coopération entre le Nord et le Sud pour le développement, comment l'Église orthodoxe et sa théologie peuvent-elles contribuer à la réflexion sur la solidarité internationale ? Quelles peuvent être les formes orthodoxes authentiques de l'aide internationale et du développement professionnel ? Quelles nouvelles synergies avec le monde moderne et les organisations séculières l'Église peut-elle offrir ?

Il semble que l'Église orthodoxe doive revoir sa conception du rôle du diacre. Dans l'Église ancienne, il avait une fonction spécifique où le service tenait une grande place, alors qu'aujourd'hui, son activité est essentiellement liturgique (à quelques notables exceptions près). Le diaconat est souvent conçu comme une étape de préparation à la prêtrise. Une réflexion nouvelle sur le rôle authentique du diaconat, en tant que ministère de l'Église dans le monde, pourrait peut-être déboucher sur une remise à l'honneur de l'institution des diaconesses telles que les connaissait l'Église d'Orient des premiers siècles.

C'est précisément en revenant aux premiers siècles de l'Église que je voudrais conclure cet exposé, en citant un texte de saint Grégoire le Grand, qui n'a rien perdu de sa pertinence :

« Vous avez beaucoup de Lazare parmi vous [...]. Beaucoup comme lui sont à vos portes, guettant les restes qui tombent de votre table [...]. Ne manquez aucune occasion d'aider votre